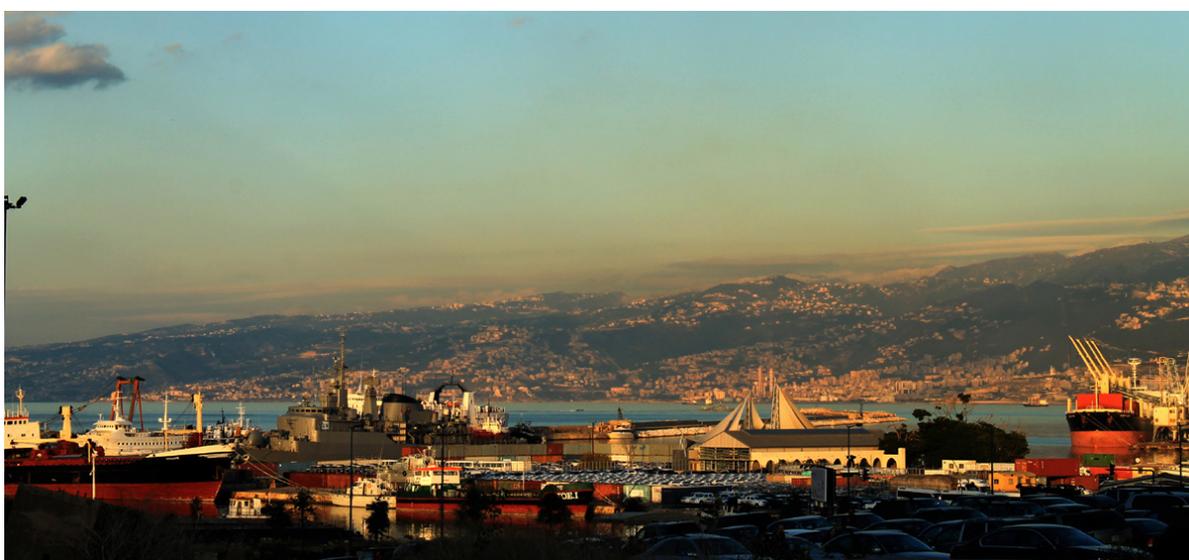


IETM MAPPING

www.ietm.org

CARTOGRAPHIE DU SPECTACLE VIVANT CONTEMPORAIN AU LIBAN



Emmanuel Haddad

Image : *Beirut Seaport*, photo de Rabiem22 (source : [Flickr](#))



Mars 2017

ISBN: 978-2-930897-17-2

L'IETM est soutenu par :



Co-funded by the
Creative Europe Programme
of the European Union

Ce projet a été financé avec le soutien de la Commission européenne.
Cette publication n'engage que son auteur et la Commission n'est pas responsable de l'usage qui
pourrait être fait des informations qui y sont contenues.

Cartographie du spectacle vivant contemporain au Liban

Mapping IETM

de Emmanuel Haddad

Publié par IETM - Réseau international pour les arts du spectacle contemporains, Bruxelles

Mars 2017

Editing et coordination générale : Elena Di Federico, Nan van Houte (IETM)

Mise en page : Elena Di Federico (IETM) sur graphisme de JosWorld



Cette publication est distribuée gratuitement selon la licence Creative Commons Attribution - Pas d'utilisation commerciale - Pas de modifications (CC BY-NC-ND). Cette licence permet aux utilisateurs de remixer, arranger, et adapter cette œuvre à des fins non commerciales et, bien que les nouvelles œuvres doivent créditer IETM et l'oeuvre originale et ne pas constituer une utilisation commerciale, elles n'ont pas à être diffusées selon les mêmes conditions.

Cette publication est à mentionner de la façon suivante :

E. Haddad, « Cartographie du spectacle vivant contemporain au Liban », IETM, mars 2017. Lien : <https://www.ietm.org/en/publications>

Pour plus d'info, veuillez écrire à ietm@ietm.org

Les éditeurs ont fait tout leur possible pour obtenir la permission de reproduire des images protégées par copyright. L'IETM sera ravi de réparer toute omission portée à son attention dans les prochaines éditions de cette publication.

Table des matières

1. PRÉSENTATION DE LA RÉPUBLIQUE DU LIBAN 3

- 1.1. Données générales 3
- 1.2. Les évolutions contemporaines de la société libanaise 3

2 - LA SCÈNE CONTEMPORAINE DES ARTS DU SPECTACLE AU LIBAN 5

- 2.1 La politique culturelle implicite du Liban 5
- 2.2 Scène prestige et scène précaire 6
- 2.3 Les sources de financement des artistes indépendants 7
- 2.4 Une scène tournée vers l'extérieur 9
- 2.5 Une scène engagée 10
- 2.6 Une scène solidaire 11
- 2.7 Nouveaux espaces, nouvelles entités 13
- 2.8. Sortir de Beyrouth 15
- 2.9. Art du spectacle et espace public 16
- 2.10 Education et critique : un chantier en construction 17
- 2.11 Liban, pays message 18

3 - RESSOURCES 18

- 3.1 Ressources en ligne 18
- 3.2 Publications récentes d'intérêt 19
- 3.3. Les principaux fonds et organisations de soutien 19

Depuis la dernière visite de l'IETM à Beyrouth en 2012, le Liban a accueilli 1,6 million de réfugiés (de plus), et Beyrouth est devenue l'une des « douze villes artistiques du futur ». L'IETM est revenu en octobre 2016 pour redécouvrir cette capitale contradictoire en constante évolution, et renouer avec sa scène culturelle très active. Avec la liberté d'expression pour thème principal, la réunion Satellite a abordé des sujets essentiels tels que la mobilité, les politiques culturelles, le financement, l'égalité des sexes au sein du secteur culturel, la décentralisation de la culture et bien d'autres ([ici le rapport final](#)).

Avec ce nouveau mapping, écrit par le journaliste franco-libanais **Emmanuel Haddad**, l'IETM vous propose une vue plus complète de la scène artistique libanaise et une vision d'ensemble des enjeux et des acteurs principaux. Nous vous invitons à découvrir une scène vibrante, engagée, solidaire et très ouverte à l'international.

01.

PRÉSENTATION DE LA RÉPUBLIQUE DU LIBAN

1.1. Données générales

Démographie : 5,85 millions d'habitants, dont 1,9 millions de réfugiés (estimations de la Banque Mondiale pour l'année 2015, le dernier recensement officiel remontant à 1935)

Nombre de réfugiés : 1,01 million de réfugiés syriens (UNHCR), 455 000 réfugiés palestiniens (UNRWA), 40 000 réfugiés irakiens (UNHCR)

Superficie : 10 452 km²

Monnaie : livre libanaise (dollars américain utilisés)

Langue : l'arabe est la langue nationale officielle, le français et l'anglais sont des langues d'usage et d'enseignement.

1.2 Les évolutions contemporaines de la société libanaise

Aux quinze années de guerre civile (1975-1990) qui ont laissé le Liban dans une situation économique, socio-politique et humaine exsangue, se sont substituées quinze années de reconstruction aussi effrénée que déséquilibrée. Sous l'impulsion du Premier ministre et magnat de l'immobilier Rafic Hariri, le centre-ville de Beyrouth a rejailli de ses ruines, suscitant l'espoir de l'opinion publique, la critique de la société civile vis-à-vis de la destruction du patrimoine et des conflits d'intérêts engendrés, ainsi que les semonces des économistes face à l'endettement abyssal créé par le mégaprojet immobilier. Mais surtout, la fin de la guerre n'a pas été suivie du début de la paix. L'amnistie générale votée le 26 août 1991 pour les crimes commis pendant le conflit a avorté tout espoir de justice transitionnelle. Les ex-seigneurs de guerre, devenus dirigeants politiques, ont préféré le règne de l'amnésie, entretenu par la censure régulière des productions artistiques et intellectuelles. Le béton a recouvert le passé.

Considérée comme l'une des matrices de la guerre, la question palestinienne n'a pas non plus trouvé de réponse avec la fin des hostilités. Selon l'Office de secours et de travaux des Nations Unies pour les réfugiés de Palestine (UNRWA), le Liban compte aujourd'hui 455 000 réfugiés palestiniens, répartis en majorité dans douze camps,

situés à la périphérie des grandes villes¹. Soucieuses d'éviter l'implantation permanente des Palestiniens au Liban et le bouleversement démographique qui s'en suivrait, les autorités libanaises refusent le droit de propriété, le droit de vote et le droit d'exercer un grand nombre de métiers à la communauté palestinienne. En août 2010, une loi a élargi le nombre de professions ouvertes aux Palestiniens. Mais sans effort d'intégration éducative et sociale, ces derniers sont abonnés au chômage et aux métiers à faible valeur ajoutée. Présents au Liban depuis trois générations, ils restent exclus de fait de sa société, tandis que le droit au retour² dans les territoires occupés est agité comme un vœu pieu par les dirigeants libanais successifs, tous solidaires de la cause palestinienne, moins de celle de ses réfugiés.

Le 14 février 2005, l'assassinat de Rafic Hariri a bouleversé l'équilibre précaire du Liban post-conflit. Un mois plus tard, une manifestation massive, renommée la Révolution des Cèdres, provoque le départ de l'armée syrienne, qui occupait le pays du Cèdre depuis vingt-cinq ans. Le Liban se scinde en deux camps antagonistes. D'un côté, l'alliance politique du 14 mars dominée par le Courant du Futur de Saad Hariri, fils de feu Rafic Hariri, parti sunnite opposé au régime syrien et proche de l'Arabie Saoudite. De l'autre, celle du 8 mars, dominée par le Hezbollah, parti chiite

¹ *Au Sud de Beyrouth, les camps de Sabra et Chatila sont désormais indissociables du massacre qui y a eu lieu en 1982. Aujourd'hui, la frontière entre ces camps et les quartiers défavorisés qui les entourent s'est dissoute, avec l'implantation croissante de travailleurs migrants et de ménages pauvres libanais en leur sein. À l'inverse, les camps d'Aïn el-Heloué, en marge de Saïda, et de Nahr el-Bared, au Nord de Tripoli, sont entourés de barrages militaires et ont été le théâtre d'affrontements chroniques au cours de la dernière décennie.*

² *Défini dès le 11 décembre 1948 par la résolution 194 de l'Assemblée générale de l'ONU, le droit au retour des réfugiés palestiniens dans leurs foyers est régulièrement brandi par les autorités libanaises pour justifier le refus de leur octroyer des droits équivalents aux citoyens libanais.*

proche du régime de Bachar el-Assad et de l'Iran, dont plusieurs membres sont bientôt poursuivis par la justice pénale internationale pour le meurtre de Rafic Hariri. Suite à la guerre de juillet 2006 entre Israël et le Hezbollah, ce dernier, renforcé, s'impose dans l'arène politique et, début 2008, occupe le centre-ville de Beyrouth. Des affrontements éclatent. En mai 2008, l'accord de Doha permet l'arrivée au pouvoir du président Michel Sleiman et le retour à un semblant d'ordre. Mais son mandat est bouleversé par le déclenchement de la révolution syrienne le 15 mars 2011. Sur les lignes de ses propres divisions internes, le Liban se fragmente entre défenseurs et opposants au soulèvement populaire voisin, qui se changent bientôt en conflit armé dont la violence déborde la frontière. Au Nord, Tripoli sombre dans une longue série d'affrontements qui fait plus de 200 morts. En juin 2013, le Hezbollah entre en guerre aux côtés du régime syrien et les attentats suicides se multiplient dans les quartiers placés sous son emprise.

Le Liban ouvre ses portes aux milliers de réfugiés syriens qui fuient la répression du régime et la violence des combats. Parmi les nouveaux arrivants, des dizaines d'artistes, dont les œuvres remplissent bientôt les galeries d'art, les salles de concert et de théâtre. Beyrouth se fait la chambre d'écho de la créativité syrienne face aux massacres et aux destructions voisines. De nombreux collectifs d'artistes syriens se reconstituent ou se créent à Beyrouth : Tanjaret Daghet et Khebez Dawle pour la musique, la compagnie de danse contemporaine Sima, le collectif de théâtre Koon, pionnier du théâtre de rue en Syrie. Très vite, les collaborations se multiplient entre artistes syriens et libanais : le MC syrien Sayyed Darwish se produit avec le rappeur libanais El Rass, le dramaturge syrien Abdullah al-Kafri dirige des pièces de la compagnie de théâtre libanaise Zoukak ou de l'auteure Hanan Hajj-Ali, tandis qu'aux membres syriens de Koon s'ajoutent les danseuses libanaises Stéphanie Kayal et Marie-Thérèse Ghosn, l'actrice Sarah al-Zain et l'acteur français Antoine Bouguier.

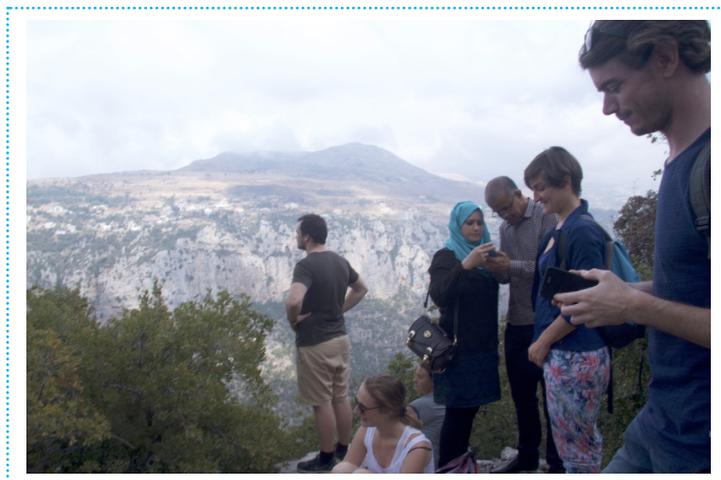


Image de la réunion *Satellite de l'IETM à Beyrouth*, octobre 2016 (© Jens Bjerregaard)

En parallèle, la situation se dégrade pour les Syriens au Liban. Des couvre-feux sans fondement légal leur sont imposés dans plusieurs municipalités libanaises. Suite à la prise d'otage de plusieurs soldats libanais dans la ville frontalière d'Ersal en août 2014, les réfugiés syriens deviennent la cible arbitraire d'actes de violence gratuite. Début 2015, les autorités libanaises ferment la frontière et imposent des conditions de résidence drastiques aux Syriens, dont la grande majorité tombe dans la clandestinité et la pauvreté.

La fin du mandat de Michel Sleiman le 25 mai 2014 marque le début d'une paralysie politique de deux ans et demi. Le Parlement, élu pour la dernière fois en 2009 et dont les députés ont prorogé leur mandat à deux reprises en 2013 et en 2014, est une coquille vide. La grogne sociale monte. A la crise de l'électricité, de l'eau et des réfugiés s'ajoute celle des déchets à l'été 2015, quand la décharge accueillant les ordures ménagères de Beyrouth ferme et que les poubelles s'entassent dans la capitale. Un mouvement social et écologiste surnommé « Vous Puez » multiplie les manifestations contre la corruption politique à l'origine de la pollution et des blocages du pays.

Ce sursaut citoyen auquel participent de nombreux artistes -le dramaturge Lucien Bourjeily est arrêté et blessé pendant les manifestations- sert de catalyseur pour d'autres combats. La « campagne pour sauver Dalieh », menée entre autres par les artistes du Dictaphone Group, mêle la recherche académique, la performance artistique et l'activisme pour protéger le dernier tronçon de littoral public de Beyrouth d'un projet immobilier. « La crise déclenche la créativité », résume alors une exposition organisée par la fondation Heinrich Böll.

Des décisions judiciaires progressistes sanctionnent les efforts de la société civile. En avril 2014, le Conseil d'Etat, la plus haute autorité judiciaire du pays, reconnaît aux familles des 17 000 disparus de la guerre civile le « droit de savoir » la vérité. Le 30 janvier 2017, le verdict du juge du Metn Rabih Maalouf s'abstient de pénaliser l'homosexualité, inversant une longue série de jugements criminalisant l'orientation sexuelle.

En mai 2016, les élections municipales portent les fruits de cette contestation de l'ordre établi. A Beyrouth, la liste Beirut

Madinati (« Beyrouth ma ville »), composée d'activistes de « Vous Puez », de membres de la société civile, d'artistes renommés et de simples citoyens, récolte 40% des scrutins face à la liste des « Beyrouthins », la coalition des partis traditionnels créée pour faire face à la liste citoyenne. Le 31 octobre 2016, suite à des rapprochements politiques inédits entre camps adverses, Michel Aoun devient président de la République et, dans la foulée, Saad Hariri est nommé Premier ministre. Depuis, le Liban jouit d'une situation sécuritaire stabilisée, mais le blocage politique perdure : faute de compromis sur la réforme de la loi électorale, les Libanais attendent toujours la date des futures élections législatives pour exercer leur droit de vote, après huit ans de privation.

02.

LA SCÈNE CONTEMPORAINE DES ARTS DU SPECTACLE AU LIBAN

2.1. La politique culturelle implicite du Liban

Au sortir de la guerre civile, la création du ministère de la Culture en 1993 vise à établir une autorité unique pour gérer les affaires culturelles, auparavant éclatées au sein de divers ministères. Son rôle est très restreint : avec un budget d'environ 2 millions de dollars³, ses ressources se cantonnent surtout à payer ses fonctionnaires. Plusieurs activités culturelles lui échappent. Le ministère du Tourisme se charge des festivals artistiques, dont les plus célèbres, Baalbek, Beiteddine et Byblos, servent de vitrine touristique vers l'extérieur. Le ministère de l'Intérieur et les municipalités sont quant à eux responsables de l'établissement des centres culturels.

Depuis 2008, la loi 35/2008 prévoit que le ministère de la Culture distribue un fond de soutien aux activités et à l'industrie culturelle⁴. Ce soutien financier est divisé par secteurs : cinéma, littérature, théâtre et performance. Chaque année, la somme de 270 000\$ (252 900€) est dédiée à l'attribution de bourses pour des projets de danse et de théâtre. Le ministère de la Culture détermine d'abord la part de financement d'autres parties -ministère du Tourisme, ambassades, ONG, fonds privés- avant de décider de sa propre contribution. Un comité, composé de

professionnels du secteur, évalue les candidatures et retient plusieurs projets, qu'il répartit en catégories. Les candidats sélectionnés reçoivent entre 5 000 et 15 000\$ (entre 4 600 et 14 000€), mais bien après la réalisation de leur projet artistique. La distribution de la bourse est faite par le ministère des Finances et, souvent, les artistes sélectionnés peinent à l'obtenir, certains ayant dû attendre plus de trois ans avant de finalement toucher la somme. Pour financer leurs créations en amont, les artistes libanais ne peuvent donc pas dépendre du soutien public à la création.

Ils ne reçoivent pas d'aide publique non plus pour financer leur couverture sociale. La majorité des artistes du spectacle au Liban exercent un autre métier, de professeur d'université à enseignant dans le primaire, de publiciste à directeur de casting, afin de financer leur travail, mais aussi leur couverture santé. Cercle vicieux, la pratique artistique est étiquetée comme une activité secondaire au sein de l'opinion publique libanaise ; la précarité de ses conditions de production la limite de facto à une activité subsidiaire pour la majorité des artistes, incapables de vivre de leur seul travail artistique. En 2012, la loi n°7535 a été votée pour mettre en place un Fond d'aide à la mutuelle pour les artistes (Mutual aid fund), en prélevant une taxe de 2% sur la billetterie de toutes les activités artistiques et culturelles⁵. A l'heure actuelle, cette loi n'est pas appliquée ; les artistes de nationalité libanaise sont donc le plus souvent des travailleurs indépendants. Quant aux artistes étrangers, ils partagent leur statut avec celui des filles de joie qui vendent leurs charmes dans les établissements nocturnes appelés « super night club ». Ces femmes, le plus souvent originaire d'Europe de l'Est, entrent au Liban avec un visa d'artiste⁶, ce qui contribue à amalgamer la venue d'artistes étrangers avec la prostitution.

³ Le dernier budget voté par le gouvernement au Liban remonte à 2005.

⁴ « Cultural Policies in Algeria, Egypt, Jordan, Lebanon, Morocco, Palestine, Syria and Tunisia, An Introduction », Ressource Culturelle (Al Mawred Al Thaqafy), European Cultural Foundation, Boekmanstudies, Amsterdam, 2010.

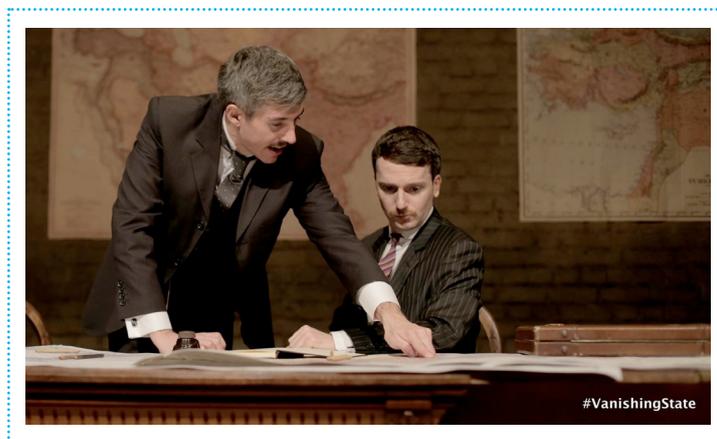
⁵ Selon le rapport « Culture in Lebanon by 2020 » publié par l'Agenda culturel en avril 2017

⁶ Le visa d'artiste selon la Sûreté générale : <http://www.general-security.gov.lb/en/posts/46>

Il n'existe pas de théâtre national, ni de salle de danse publique, qui offre aux artistes un espace libre et gratuit pour répéter et se représenter. Selon son conseiller, l'ex-ministre de la Culture a commandité une étude pour l'ouverture d'un théâtre national, mais, faute de budget, sa création reste un vœu pieu. En parallèle, le nombre de théâtres privés ne cesse de diminuer, avec la fermeture historique du théâtre Beyrouth en 1998, suivie récemment de celle du théâtre Babel en 2016. Après une longue période de vacuum politique, l'équipe du ministère de la Culture nommé début 2017 a voulu afficher sa détermination à agir. Le 4 mars 2017, le ministre Ghattas Khoury a présidé une conférence de consultation pour lancer un plan quinquennal de développement culturel au Liban, avec l'ambition annoncée de favoriser la créativité artistique et de redonner au Liban sa place unique sur la carte du monde arabe. Le ministère a demandé à des acteurs de chaque secteur culturel triés sur le volet de faire part de leurs desideratas. Invitée à la table-ronde sur théâtre et de la danse, la dramaturge Lina Khoury a résumé les demandes du secteur : la fin de la censure, la baisse des taxes sur la billetterie, un soutien public à la publicité des spectacles et la création d'espaces nationaux dédiés à la danse et au théâtre.

Entre les failles de la politique culturelle publique, les acteurs des arts du spectacle se créent des espaces de liberté et d'expression et construisent une politique culturelle par le bas. La politique culturelle libanaise est d'avantage implicite qu'explicite⁷. Face aux lacunes des autorités publiques envers la scène artistique, la société civile et les acteurs culturels non-étatiques forment une politique culturelle plurielle, dynamique, et font émerger une scène artistique qui ne cesse de gagner en indépendance. Ainsi, parmi les artistes, certains comme la compagnie de théâtre Zoukak font le choix délibéré de ne pas candidater au fond du ministère de la Culture afin de préserver

⁷ « *What Cultural Policies? Explicit and Implicit Cultural Policies in Lebanon* », par Nadia von Maltzahn



Lucien Bourjeily, « *Vanishing State* » (avec l'aimable autorisation de l'artiste)

leur autonomie face à des autorités qu'ils critiquent tant dans leur production artistique que dans leur vie de citoyens.

2.2. Scène prestige et scène précaire

Au Liban, le secteur culturel est, au même titre que celui de l'éducation, de la santé ou des transports, une ressource aux mains des dirigeants de ce pays divisé en zones de pouvoir politique et confessionnel bien distinctes. La répartition des principaux festivals artistiques et des centres culturels privés illustre la réalité morcelée de la culture officielle au Liban et sa soumission aux impératifs politiques. Le festival de Beiteddine est sponsorisé par Nora Joublatt, la femme du leader druze et chef du Parti socialiste progressiste Walid Joublatt, tandis que le festival de Tyr reçoit l'appui de Randa Berri, la femme de Nabih Berri, chef du Parlement depuis 27 ans et leader du parti chiite Amal. A Tripoli, le centre culturel Safadi a été créé en 2007 par l'homme politique et entrepreneur Mohammad Safadi, tandis que Najib Mikati, ex-Premier ministre et homme d'affaire, a ouvert le centre culturel Azm, Beit el Fann (Maison de l'art). Pour l'establishment libanais, la culture, comme l'écrit le poète Nazem al-Sayed en 2008, n'est qu'une face

plus ou moins directe de la politique.

Les festivals estivaux prestigieux attirent la majorité des financements publics et privés dédiés aux arts du spectacle. Le ministère du Tourisme dispose d'une enveloppe de 2,6 millions de dollars (2,4 millions d'euros) dédiée chaque année à leur financement. Les trois principaux festivals reçoivent la majeure partie de ce budget, allant jusqu'à 500 000\$ (460 000€) pour le festival de Baalbek. Sauf exception, comme la compagnie de danse *Caracalla*, ces festivals ne programment pas d'artistes de la scène indépendante libanaise. Ils servent plutôt de réceptacles à la venue de célébrités internationales sur le sol libanais. Soutenus par les autorités, ces événements reçoivent également le soutien de fonds privés, banques, entreprises, souhaitant associer leur image de marque à ces événements de prestige. Ainsi, la banque Byblos sponsorise le festival de Byblos, la Société Générale Bank et la Mediterranean Bank le festival de Beiteddine et Al Waleed bin Talal Foundation ainsi que l'Arab Company for Insurance financent le festival de Baalbek⁸.

⁸ « *Cultural Policies in Algeria, Egypt, Jordan, Lebanon, Morocco, Palestine, Syria and Tunisia, An Introduction* », cit.

Fondé en 1997, le théâtre Monnot a d'abord essayé de programmer les artistes, avant de devoir arrêter, faute de budget. Rattaché à l'Université Saint-Joseph et dirigé par l'homme de théâtre Paul Mattar, cette salle de 285 sièges fonctionne désormais comme une structure d'accueil pour les artistes, qui doivent la louer 700\$ (656€) par soir de représentation. En échange, ils récupèrent l'intégralité des profits des billets. Exceptionnellement, un partenariat est instauré avec l'artiste. Il ne paye alors aucun frais de location, mais reverse 30% de la billetterie au théâtre.

Ouvert en 1994, le théâtre Al-Madina a une capacité de 450 sièges et reçoit 50 000\$ (46 000€) annuels du ministère de la Culture depuis 5 ans. Avec un budget annuel de 500 000\$ (460 000€), il dépend donc de donations privées, réunies chaque année par sa directrice Nidal Achkar pour financer les coûts de maintenance et les techniciens. S'y produire coûte 850\$ (796€) par représentation, y répéter 175\$ par jour (164€). À côté, le nouvel espace underground Metro Al-Madina, ouvert en 2012, met à la disposition des artistes sa salle de cabaret et ses techniciens. Le coût de location est de 880\$ (820€) en semaine, 1 000\$ (937€) pour le week-end.

Le théâtre du Tournesol, pouvant accueillir 300 personnes, a été ouvert par l'Association Coopérative Culturelle des Jeunes du Théâtre et du Cinéma (Shams)⁹, après la fermeture du théâtre Beyrouth. L'association aide les jeunes artistes libanais, syriens et palestiniens à avoir accès à un espace de répétition et de représentation à bas coût ou gratuit. La location de la salle de représentation ne dépasse pas les 400\$ (374€).

Pour financer la recherche, l'écriture, la représentation et la distribution de leur travail, les artistes basés au Liban doivent donc se tourner vers des fonds

⁹ Association lancée en 1999 par Mahassen el-Ajam, Issam Abou Khaled, Roger Assaf, Ramlé Krounfol, Hanane el-Hajj Ali, Mirna Hareth, Bernadette Hadib, Éliane Raheb, Fadi Abi Samra, Boutros Rouhana et Zaki Mahfouz.

régionaux ou internationaux. Ces sources de financement extérieures sont des opportunités précieuses pour les artistes. Elles représentent aussi un défi en termes d'indépendance et au niveau de la formation nécessaire pour les obtenir.

2.3. Les sources de financement des artistes indépendants

Trois fonds régionaux soutiennent la production culturelle dans le monde arabe : Ressource Culturelle (Al Mawred al Thaqafy), l'Arab Fund for Arts and Culture (AFAC) et Mophradat. Al Mawred, première association culturelle panarabe fondée en 2004, a été initiée pour soutenir la création artistique indépendante, hors des circuits commerciaux établis, à travers la distribution de bourses et de formations. L'association, dont le siège est basé en Belgique, délivre depuis 2016 la bourse Tajwaal d'aide à la mobilité, qui offre jusqu'à 8 000\$ (7 490€) pour permettre aux artistes de présenter leurs créations à l'international. En 2016, la troupe de théâtre Koon a ainsi pu faire tourner « Above Zero » à Dubaï et en Europe. La représentation de la pièce au festival Dancing on the Edge en Hollande a débouché sur le projet d'une nouvelle co-production. De son côté, la troupe Minwal, basée à Saïda, a pu présenter sa pièce « Barzakh » au festival de théâtre international de Kampala, en Ouganda. Le programme Mawa3eed délivre aussi des bourses d'aide à la mobilité allant jusqu'à 5 000\$ (4 600€). Al Mawred délivre aussi des formations au management culturel. Pour l'aide à la création, des bourses allant jusqu'à 10 000\$ (9 370€) sont distribuées chaque année. En 2015, l'artiste de théâtre syrien Mayan Alexan a reçu la bourse pour produire « A Ticket To Atlantis ». Mêlant le théâtre et l'art visuel, cette performance qui traite du rapport entre le corps et la mer dans le contexte de la crise migratoire en mer Méditerranée, a été co-produite avec l'artiste libanaise Lina Issa et présentée sur le littoral de Beyrouth entre août et septembre 2016.

L'AFAC a été fondé en 2006 à l'initiative de militants culturels membres de Ressource Culturelle, avec le soutien de l'Open Society Institute. C'est aujourd'hui la principale source de financement des artistes indépendants dans le monde arabe, délivrant des bourses pouvant aller jusqu'à 50 000\$ (46 000€), avec une moyenne de 25 000\$ (23 000€). Il n'est pas rare que les fonds délivrés par AFAC et Ressource Culturelle se combinent, afin que les artistes sélectionnés puissent couvrir la totalité des coûts nécessaires à leur production. Ainsi, « A Ticket to Atlantis », soutenu par Al Mawred, a aussi reçu une bourse d'AFAC en 2016. La même année, le danseur libanais Ali Chahrour a reçu une bourse d'AFAC pour sa nouvelle création « Men of the Land of Fire », trois ans après « Fatmeh », cofinancé par AFAC et Ressource Culturelle. Première partie d'une trilogie sur la relation entre le mouvement, le corps et les rituels funéraires du monde arabe, « Fatmeh » a été suivie de « Leila's Death » et « May He Rise », représentés au festival d'Avignon en France et au théâtre Al-Madina à Beyrouth. « Above Zero », la pièce dirigée par Ossama Hallal et soutenue par Al Mawred, a aussi reçu une bourse de l'AFAC.

Plusieurs projets de danse contemporaine ont reçu le soutien récent de l'AFAC. La création « To Rest On A Slope » de la danseuse Danya Hammoud, sur la représentation corporelle du passage à la folie, a reçu une bourse en 2015. « Heroes, Surface of a Revolution », création de la danseuse Khoulood Yassine qui traduit en mouvements les images de l'autorité et de sa déchéance, a reçu une bourse la même année et a été représenté début 2017 au théâtre Al-Madina. En 2016, la danseuse Nancy Naous, fondatrice de la compagnie 4120.corps, a reçu une bourse pour sa création en cours « Title Under Consideration », qui questionne le concept de masculinité dans les sociétés contemporaines. « Almaryam », performance de Maryam Hammoud sur la place du corps dans un monde arabe submergé par les images de guerres et d'atrocités, a reçu une bourse en 2016 et a été représentée

au théâtre du Tournesol en mars 2017.

Mophradat, association fondée en Belgique en 2004, auparavant nommée Young Arab Theatre Fund (YATF), soutien les artistes contemporaines du monde arabe et leurs pairs à l'international avec des bourses allant jusqu'à 5 000 dollars (4 600€). Plusieurs artistes au Liban ont pu ajouter cette somme à celles reçues par les autres fonds pour produire leur création. Ainsi, en 2016, la chorégraphe libanaise Khoulood Yassine a été soutenue pour la recherche et la production de sa performance « Heroes, Surface of a Revolution », « Titre provisoire », pièce de Wael Ali et Christèle Khodr, a ainsi cumulé une bourse de l'AFAC avec celle de Mophradat. A partir de la découverte d'une cassette envoyée par l'oncle de Christèle Khodr depuis la Suède pendant la guerre civile libanaise, la dramaturge libanaise y pose, conjointement avec l'artiste syrien installé en France Wael Ali, un regard contemporain sur l'exil, à travers ceux de sa propre famille sur trois générations.

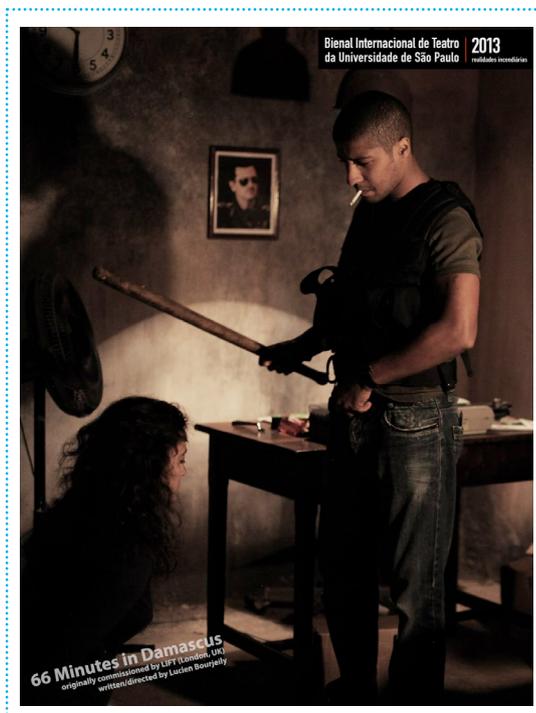
Ettijahat, Culture Indépendante, a été créé en 2011 pour soutenir la scène artistique syrienne indépendante au Liban, en Syrie et au-delà. Cette organisation a un triple objectif : renforcer le secteur culturel syrien indépendant, pour qu'il joue un rôle dans la situation actuelle et le futur qui s'annonce en Syrie. Renforcer le statut et la présence des artistes indépendants dans la politique culturelle, notamment en attirant des financeurs extérieurs. Enfin, améliorer la situation des groupes marginalisés au Liban à travers la production artistique. Les artistes peuvent bénéficier de trois sources de financement : le programme « Create Syria » délivre des bourses allant de 7 000 à 14 000\$ (de 6 500 à 11 000€) afin de soutenir la pérennité d'entités culturelles, telles que la troupe Koon, bénéficiaire récente du fond. Le programme « Laboratory of Arts », soutenu par le Goethe Institute, délivre des bourses de 5 000\$ (4 600€) pour l'aide à la création artistique. Dans sa dernière édition, Lama Khalil a été primée pour sa pièce « Insomnia », qui traite des bouleversements de la vie

d'un jeune syrien provoqués par la guerre et la migration. Wael Ali a reçu la bourse pour financer « Titre provisoire ». Ettijahat soutient aussi les projets de recherche sur l'art et la culture syrienne. En 2016, Lara Eilo a ainsi fait une recherche sur le théâtre syrien au Liban, de la révolution de 2011 à nos jours.

Citizens, Artists, est une organisation inspirée par Marie Elias, professeur au Haut Institut des arts dramatiques de Damas aujourd'hui réfugiée à Beyrouth. Elle distribue des micro financements pour la création de pièces de théâtre et organise des ateliers d'écriture au Liban et en Syrie. Omar el-Jbaili, dramaturge et acteur syrien basé à Beyrouth depuis 2013, a reçu le soutien de Citizens, Artists pour la création de ses trois dernières pièces. « Okno », du polonais Ireneusz Iredynsk, joué au théâtre Babel en 2014, « Helem », qu'il

a écrit en 2015 et « Bronze », écrite par Mudar al-Haggi, qu'il a mise en scène en 2016 dans le nouvel espace Station.

La fondation Qattan soutien les artistes palestiniens installés dans les douze camps palestiniens du Liban, afin de faciliter leur rencontre et leur collaboration avec les artistes libanais, dans et hors des camps. En juillet 2012, en partenariat avec la fondation Prince Claus (Pays-Bas), Qattan a lancé le programme Selat, « Liens à travers l'art », visant à faire émerger une scène artistique palestinienne de qualité, émancipée des programmes des ONG et des partis politiques. Pendant trois ans, Selat a distribué des bourses d'aide à la création. La dramaturge Raeda Taha a ainsi été soutenue pour créer la pièce « Comment trouver quelqu'un comme toi, Ali ? », qui retrace sa relation avec son père, fedayin et martyr de la cause palestinienne. Mise en scène par



Lucien Bourjeily, « 66 minutes » (avec l'aimable autorisation de l'artiste)

Lina Abyad, la pièce a été jouée au théâtre Babel en 2014.

Puis la fondation a constaté que le manque de formation et de structures à la disposition des artistes palestiniens au Liban les empêchait de continuer une fois leur œuvre produite. Depuis deux ans, Selat oriente son soutien vers des programmes de renforcement des capacités des artistes palestiniens au Liban. Le fond s'adresse donc à tout artiste ou collectif décidé à former et accompagner les artistes palestiniens en devenir. Les bénéficiaires récents de ce fonds incluent donc le collectif Kahraba, Zoukak, les Amis des marionnettes et the Arab Puppet Theatre Foundation, qui ont chacun réalisé des ateliers de formation avec des artistes palestiniens, suivies de performances. Lors de l'édition de 2015 du festival Nehna wel Amar wel Jiran organisé par le collectif Kahraba, la troupe de danseurs de l'association Agial, issus du camp d'Aïn el-Helwe et formés par Kahraba, s'est ainsi représentée sur les escaliers Vendôme, l'espace public où l'événement se tient chaque été.

La scène artistique libanaise repose aussi en grande partie sur les donations des institutions européennes présentes sur le sol libanais, qui disposent d'une enveloppe dédiée chaque année au soutien des arts du spectacle au Liban. De par les liens historiques entre le Liban et la France, ancienne puissance mandataire, l'Institut Français joue un rôle prépondérant parmi ces donateurs, avec un budget annuel de 300 000 euros dédié à la culture. Il fonctionne comme un opérateur libanais, levant des fonds auprès de mécènes libanais, avec un programme annuel organisé autour de temps forts : la Nuit des Idées, le Mois de la francophonie, la Folle journée street art, la Belle saison, la Fête de la musique. L'organisme soutient particulièrement tout événement lié à la francophonie et toute création impliquant la venue d'artistes français, mais vise aussi à soutenir la scène locale émergente. Lors de l'édition 2016 du festival Sidewalk de la compagnie Zoukak, l'Institut Français a soutenu, aux côtés du

British Council et du Goethe Institute, le « Focus Liban », une rencontre entre des curateurs et programmeurs européens et une sélection d'artistes de la scène libanaise. Le programme a offert une visibilité ainsi qu'un micro financement à la danseuse Petra Serhal pour sa création « No Blood Included », à la dramaturge et actrice Hanan Hajj Ali pour sa pièce « Jogging », à Khouloud Yassine pour « Heroes, Surface of a Revolution », ou encore à Ali Chahrour pour « Men Of The Land of Fire ». Six candidats non retenus pour la bourse ont aussi pu présenter leurs projets aux programmeurs, tel que l'actrice Yara Bou Nasser ou les dramaturges Camille Brunel et Christèle Khodr.

L'Institut Français met à la disposition des artistes locaux la salle Montaigne, espace de répétition et de représentation situé au sein de l'Ambassade de France. Outre sa gratuité, la salle présente l'avantage de ne pas devoir se plier aux règles de la censure, étant soumise aux lois françaises. Récemment, lors du festival Sidewalk 2016, le collectif Kahraba y a joué « Géographie d'une fable », la danseuse Petra Serhal a présenté sa performance « No Blood Included » sur le deuil collectif des victimes de morts violentes. Les compagnies libanaise Zoukak et française DuZieu y ont joué la pièce « L'avantage du printemps », qui revisite avec ironie la relation entre l'Orient et l'Occident post-printemps arabes, à l'aune de la pièce « Othello » de Shakespeare.

A l'instar de l'Institut Français, le British Council soutient chaque année le Spring festival organisé par Ressource Culturelle, le festival de danse contemporaine Bipod organisé par la compagnie de danse Maqamat et le festival Sidewalks, principalement en couvrant les frais de déplacement des artistes britanniques programmés. En parallèle, l'organisme culturel a soutenu plusieurs projets théâtraux revisitant l'œuvre de William Shakespeare en 2016, de par sa vocation à jeter des ponts entre le Liban et la Grande-Bretagne.

La fondation Heinrich Böll, fondation allemande proche du parti des Verts, soutient les productions culturelles ayant une visée progressiste et engagée. Récemment, elle a financé une partie de la production de « Jogging », la dernière pièce de Hanane Hajj Ali, et accompagne actuellement sa tournée au Liban. Elle soutient aussi le programme Future Stages mis en place par Ettijahat, qui forme de jeunes dramaturges syriens à l'écriture théâtrale. La fondation appuie chaque année le festival d'arts du spectacle Al Horsh festival, qui se tient dans le parc du Bois des pins. Elle produit la pièce « Your Love Is Fire », en cours de réalisation par le dramaturge syrien Rafat Alzakout. Lors de l'édition 2016 du Spring festival, elle a soutenu la rencontre « Artists against all odds, regional and international responses to a cultural sector at risk », qui s'est tenue sur deux jours au théâtre du Tournesol.

2.4. Une scène tournée vers l'extérieur

Pour nombre d'artistes basés au Liban, l'obtention d'une bourse sert de tremplin pour la suite de leur carrière artistique. Obtenir un ou plusieurs financements extérieurs est le seul moyen de produire leurs créations, en l'absence de soutien étatique en amont. Mais le fait que ces financements soient conditionnés à la production d'un projet artistique met en péril la stabilité financière des artistes. Rares sont les fonds qui soutiennent l'aide à la recherche, à l'écriture, qui prennent en charge les frais de répétition d'une performance ou sa distribution.

La relation de dépendance entre les artistes et les donateurs étrangers pose aussi un défi de taille : celui des attentes stéréotypées de certains financeurs, voire de l'existence d'un agenda politique ou humanitaire derrière un soutien artistique. Depuis que le soulèvement populaire syrien s'est mué en conflit international et a provoqué le déplacement de millions de Syriens, notamment en Europe, le soutien aux artistes syriens peut s'accompagner de conditions qui entravent la liberté des artistes, en réduisant notamment la création artistique à une visée humanitaire ou

politique. Certains artistes, impactés par ces attentes stéréotypées, y répondent avec leur langage artistique. Ainsi, dans « I Hate Theatre, I Love Pornography », joué au Metro al-Madina en 2015 et inspiré de l'œuvre d'Henrik Ibsen, la compagnie Zoukak et l'artiste syrien Abdullah al-Kafri ont mis en scène avec ironie une compagnie de théâtre libanaise qui embauche un dramaturge syrien pour être sûr d'obtenir une bourse.

Avant le conflit syrien, les artistes de la scène libanaise avaient déjà expérimenté la relation ambiguë entre certains fonds culturels et les déflagrations militaires régionales. Suite à la guerre de juillet 2006 entre Israël et le Hezbollah, les membres du collectif Kahraba ont ainsi reçu le soutien d'ONG italiennes, au moment où l'Italie était à la tête de la Finul¹⁰. Afin d'éviter de tomber dans un comportement opportuniste, ses membres ont tâché d'utiliser ces fonds pour soutenir un réseau d'organisations artistiques locales et pour approfondir leur travail de création, au-delà de l'intérêt conjoncturel des donateurs.

L'un des moyens d'éviter ces écueils est la présence d'intermédiaires entre les artistes et les financeurs extérieurs. Manageur culturelle pour Mousssem Centre Nomade des Arts en Belgique et organisatrice d'événements culturels au Liban, Geoliane Arab a peu à peu endossé ce rôle d'éclairer auprès des programmeurs de festivals, des curateurs et des donateurs européens. Intermédiaire entre ces derniers et les artistes du Liban, elle facilite la programmation de ces derniers dans les festivals européens, tout en aiguillant le regard des programmeurs européens sur la réalité de la scène libanaise. De son côté, Abdullah al-Kafri, directeur d'Ettijahat, s'inscrit dans le même rôle d'éclairer auprès des artistes syriens du Liban et de Syrie.

¹⁰ Force intérimaire des Nations Unies au Liban



IETM Satellite meeting in Beirut, October 2016 (© Jens Bjerregaard)

Reste que l'intérêt pour la scène levantine est réel et sincère en Europe, et les opportunités de financement y sont plus nombreuses qu'au Liban. Le processus de création de nombreux artistes est ainsi souvent écartelé entre les deux continents. Pour leur pièce « Titre provisoire », Wael Ali et Christèle Khodr ont effectué une résidence à Lyon où le festival Sens Interdit a proposé d'être coproducteur de leur pièce. La première aura d'ailleurs lieu en France en novembre 2017, Wael Ali peinant à obtenir un visa pour le Liban. De son côté, l'artiste libanaise Tania el-Khoury présente au Liban des performances produites en Angleterre. Sa récente création « Gardens Speak », qui évoque les biographies des Syriens tués pendant la guerre et enterrés par leurs proches dans leur jardin pour éviter les bombardements visant les convois funèbres, a été produite par le festival britannique Fierce de Birmingham. Sa dernière œuvre, « As Far As My Fingertips Take Me », qui place dans un rapport épidermique l'audience et l'artiste syrien Basel Zaraq, est produite par le Royal Court Theatre de Londres et le Lift Festival de Londres. Deux des dernières créations du metteur en scène Lucien Bourjeily ont aussi été produites par le Lift festival. « 66 Minutes », qui place l'audience en immersion dans

une prison syrienne, et « Vanishing State », qui revient sur l'impact des accords Sykes-Picot de 1916 dans le chaos actuel du Levant. Sortir du Liban permet aux artistes d'être produits et, aussi, de s'enrichir des échanges culturels avec d'autres scènes. Tirillés entre ces deux mondes, certains en viennent à s'éloigner de la scène libanaise, où les contraintes de production peuvent finir par l'emporter sur l'envie de s'y représenter. C'est le cas de la danseuse libanaise Nancy Naous, fondatrice de la compagnie 4120.corps, distance en km entre Paris et Beyrouth, ses deux villes d'attache. Pour sa dernière création « These Shoes Are Made For Walking », elle a bénéficié de deux résidences à Paris, tandis qu'elle peine à trouver des fonds pour se produire à Beyrouth. Elle l'a finalement joué au théâtre al-Madina en 2016, mais doute encore de la possibilité de représenter son projet en cours « Title Under Consideration », en résidence en Bretagne, dans une salle libanaise. Jouer à Beyrouth implique toujours de candidater à des bourses sans garantie de résultat, ce qui ronge le temps de la création.

Mais malgré les difficultés, créer pour une audience locale, créer une audience locale, est l'enjeu majeur de la scène indépendante

libanaise. Qu'ils aient un pied en Europe ou non, ils partagent une vision engagée des arts du spectacle comme outils de transformation de leur société.

2.5. Une scène engagée

Les membres de la communauté artistique libanaise envisagent leur travail comme une forme d'engagement et de résistance. Un engagement pour faire émerger une culture et un public local pour la danse et le théâtre, d'une part. De l'autre, une résistance contre la censure de la part des autorités, mais aussi en réponse au bruit permanent des conflits militaires et politiques dans la région.

La scène théâtrale adopte différentes attitudes face à la censure. Si tous les artistes rejettent avec vigueur son principe et son existence, certains en ont fait un cheval de bataille au sein même de leur travail de création tandis que d'autres s'en accoutument grâce à des stratégies de contournement au cas par cas. Enfin, certains membres de la communauté artistiques participent à un lobbying politique et légal pour son abolition, jusqu'à aujourd'hui sans succès.

La censure a priori des pièces de théâtre par la Sûreté générale se base sur le décret législatif n°2 issue le 1er janvier 1977, en pleine guerre civile. Ce décret confère à l'organe sécuritaire l'autorité d'interdire la représentation d'une pièce de théâtre, ou d'en exclure certaines parties, sans préciser les critères du processus de censure, ce qui confère aux autorités une grande marge de manœuvre dans son application. Selon ce décret, un directeur de théâtre souhaitant présenter une œuvre au Liban doit se présenter avec trois copies du texte de sa pièce au département des publications de la Sûreté générale. Si des modifications sont demandées à son texte pour être joué, il doit les approuver en apposant sa signature devant chaque passage modifié ou supprimé.

Le directeur de théâtre Lucien Bourjeily a décidé de dénoncer la pratique de la

censure à travers son travail. En 2013, il a mis en scène la pièce « Will It Pass or Not », s'adressant directement aux autorités de la censure au Liban. La pièce a été jouée dans des universités avant d'être interdite par la Sûreté Générale. Puis le texte, présenté au département des publications, a été censuré. Sa pièce suivante, « Beirut Syndrome », qui raconte l'enlèvement et la mise en accusation d'un politicien corrompu par un tribunal populaire, a été interdite en novembre 2015, suite au refus du directeur d'apposer sa signature à côté des passages supprimés par la Sûreté générale. La pièce a finalement été lue au studio Zoukak.

Certains auteurs choisissent de modifier des extraits de leur texte afin de pouvoir représenter leur œuvre. Dans « Rituals of Signs and Transformation », joué au théâtre Babel en décembre 2013 avec les étudiants de l'Université Américaine de Beyrouth (AUB), la dramaturge Sahar Assaf a accepté de remplacer le mot « mufti » par « cheikh », afin d'éviter la censure. Selon elle, l'importance de mettre en scène la pièce de l'auteur syrien Saadallah Wannous dépassait le combat contre la censure. Directrice de l'« Initiative Théâtrale » de l'AUB, Sahar Assaf dénonce le principe de la censure, mais y voit aussi des avantages. Contre-productive, la censure offre une couverture médiatique et une audience accrue aux pièces censurées, et elle pousse la scène libanaise à redoubler d'inventivité selon elle.

Certains artistes refusent pourtant de se plier aux règles de la censure. C'est le cas de Zoukak. Pour contourner cette obligation, la compagnie de théâtre a souvent joué dans des lieux publics, sans imprimer de billets d'entrées, condition sine qua non d'une demande d'autorisation devant la Sûreté générale. Pour d'autres créations, la compagnie a choisi de jouer un nombre limité de représentations, afin d'éviter que les autorités n'aient le temps de censurer la pièce. Enfin, ils ont pu éviter la censure en présentant un texte tronqué aux autorités. Ainsi, dans « Lucène / Formation à l'obéissance », pièce inspirée de l'œuvre

d'Henrik Ibsen « Empereur et Galiléen », le texte contient de nombreuses reprises la mention : « le metteur en scène improvisé ».

La communauté artistique s'engage aussi par la voie légale pour mettre fin à la censure. En marge de la rencontre Satellite à Beirut organisées par l'IETM du 6 au 9 octobre 2016, avec le soutien de la campagne internationale pour la liberté d'expression, un collectif d'artistes et d'activistes a ainsi déposé une proposition de loi visant à l'abolition de la censure.

Soucieux de se distancier de l'actualité immédiate, les membres de la scène libanaise inscrivent néanmoins leur travail en résonance avec les enjeux humains et politiques de la région. Ainsi, dans « Above Zero », Ossama Hallal et la troupe Koon dansent au rythme des tirs et des bombes, dans un espace confiné ramenant à celui d'une tente de réfugiés. Mais c'est en revisitant l'œuvre de Bertolt Brecht qu'ils évoquent le conflit syrien, le détachant de sa spécificité régionale pour en faire une expérience humaine universelle. Dans « Titre provisoire », Wael Ali et Christèle Khodr prennent de la distance face à la crise migratoire contemporaine en la replaçant dans la durée historique. « Jogging », dirigé et joué par Hanane Hajj Ali, revisite le mythe de Médée pour parler de la violence de genre au Liban. Dans sa trilogie sur les rituels funéraires, le danseur Ali Chahrouh célèbre la force des femmes endeuillées plutôt que la mort des hommes, à travers des figures appartenant à la mémoire collective régionale, de la fille du prophète Mohammad à Ishtar, la déesse de l'amour et de la guerre babylonienne.

2.6. Une scène solidaire

La communauté artistique locale ne se contente pas d'inscrire les victimes et les bourreaux des conflits régionaux dans sa production artistique. Ses membres se mobilisent pour améliorer les conditions de vie et de travail des artistes exilés par ces conflits, et, à travers l'art, tentent d'améliorer le quotidien des réfugiés et déplacés disséminés sur le territoire libanais.

Avec l'arrivée des premiers artistes syriens en exil, fuyant la répression du régime de Bachar el-Assad contre les manifestations pacifiques qui ont essaimé dans le pays, le réseau d'artistes libanais a ouvert ses espaces et son carnet d'adresse. En se montrant solidaires avec les artistes syriens installés à Beyrouth, la scène libanaise s'est enrichie et les collaborations se sont multipliées. Au théâtre du Tournesol, l'association Shams a ouvert sa mezzanine pendant un mois pour permettre au metteur en scène syrien Rafat al-Zaqout de préparer un spectacle de marionnettes dénonçant le régime syrien. Par la suite, l'organisation Ettijahat a occupé le studio Shams pendant deux ans. Et aujourd'hui, c'est la compagnie Koon d'Ossama Halal qui répète dans la mezzanine, située à l'étage du théâtre du Tournesol.



« Johar... up in the air » (crédit: Patrick Baz/Catharsis LCDT, avec l'aimable autorisation de Zeina Daccache)

En complémentarité de l'aide humanitaire, la communauté artistique au Liban a voulu développer un soutien culturel aux réfugiés installés sur son territoire. Ainsi, Basma el-Husseiny, fondatrice de Ressource Culturelle, a créé Action for Hope en août 2015. Après avoir repéré des jeunes talents parmi les réfugiés éparpillés dans les camps informels de la vallée de la Bekaa, à la frontière avec la Syrie, l'ONG a monté une compagnie de théâtre amateur. Suivis sur le long terme, les membres de la troupe ont reçu des formations dans tous les domaines des arts du spectacle. Christèle Khodr les a formés à la mise en scène, Antoine Bouguier, membre de Koon, aux techniques corporelles ; Eric Deniaud, marionnettiste du collectif Kahraba, les a initiés aux marionnettes, tandis que Karam Abu Ayash, directeur technique de Koon, leur a introduit la technique de la lumière et du son. Trois pièces ont déjà été montées par la troupe. La dernière, « Elephant, Ô roi du temps », texte du Syrien Saadallah Wannous, a tourné dans les théâtres beyrouthins ainsi que dans les espaces publics des camps de réfugiés de la Bekaa.

A l'été 2016, le projet La Caravane a aussi réuni des amateurs issus de la Bekaa avec des professionnels, autour d'un projet de

théâtre de rue. Le spectacle a été représenté dans 40 lieux différents au Liban. En mettant en scène les histoires intimes et vécues des réfugiés syriens, La Caravane a contribué à changer les préjugés de la population libanaise sur les réfugiés installés au Liban. Initiative commune de Beirut DC, Clown me In et Sawa for Development and Aid, soutenue par l'Union européenne, la fondation Prince Claus, Unicef et le Goethe Institute, La Caravane a également publié un rapport alertant sur la ségrégation spatiale et culturelle qui s'instaure entre les communautés syriennes et libanaises. Entre autres recommandations, le rapport demande aux autorités libanaises de laisser les artistes syriens mettre en scène leurs créations, en dépit de l'absence de permis de travail¹¹.

De son côté, l'ONG Seenaryo réalise des ateliers de théâtre avec les enfants et les femmes des camps de réfugiés syriens

et palestiniens au Liban. Elle facilite aussi l'apprentissage à travers le théâtre dans les écoles informelles de la vallée de la Bekaa créées par les ONG Jusoor et Sawa for Development and Aid, en formant les professeurs à l'usage du théâtre comme outil pédagogique.

Rendre l'art accessible aux plus vulnérables et utiliser le théâtre comme outil d'éducation et d'expression de soi est dans l'ADN de certains collectifs d'artistes au Liban. Depuis 2006, la compagnie Zoukak réalise des sessions de théâtre thérapeutique auprès des populations marginalisées des camps palestiniens et syriens, des détenus des prisons pour hommes et pour femmes ainsi que des victimes de violence domestique. En parallèle, la directrice de théâtre libanaise Zeina Daccache s'est spécialisée dans la création d'œuvres théâtrales à partir d'ateliers de dramathérapie auprès de groupes marginalisés. Fondatrice de l'ONG Catharsis, elle a ainsi mis en scène « Sheherazade » avec les détenues de la prison pour femme de Baabda ou « Twelve Angry Men », avec les prisonniers

¹¹ Au Liban, les Syriens ont le droit de travailler dans trois domaines exclusifs : l'agriculture, le nettoyage et la construction.

de la prison centrale de Roumieh. Elle utilise le théâtre pour modifier la perception de l'opinion publique sur ces groupes marginaux, et améliorer leurs conditions légales. Sa dernière pièce « Johar... Up in the Air », réalisée en 2016 avec 38 prisonniers de Roumieh, la plupart atteints de troubles psychologiques, visait à dénoncer et réformer l'article 232 du Code pénal, daté de 1943 et permettant leur détention jusqu'à la « guérison de la folie ». Elle continue de tourner en 2017 dans les salles de théâtre et les universités. Solidaire, le développement de la scène indépendante libanaise doit beaucoup aux collaborations entre ses membres. Dans un système d'allers-retours permanent, les artistes participent mutuellement aux projets de leurs pairs, se conseillent, se soutiennent. Abdullah al-Kafri dirige ainsi Zoukak dans sa dernière création, « The Battle Scene », tandis qu'Eric Deniaud réalise la dramaturgie de « Jogging » et Christèle Khodr participe à celle de « Story of a Mother », dernière création en cours de Koon, inspirée du roman éponyme du Danois Hans Andersen.

Les initiatives individuelles cherchent à compenser les lacunes financières et organisationnelles. Ainsi, l'acteur de théâtre et de cinéma Nasri Sayegh s'est occupé bénévolement des relations presse de nombreux artistes, avant de créer Be:Kult, une agence de communication pour les artistes libanais indépendants, avec le designer graphique Abraham Zeitoun. Ils proposent leurs services, soit gratuitement, soit à un prix d'ami, pour faire la promotion des dernières productions de la scène libanaise.

Reste que la collaboration se joue principalement au niveau artistique et, jusqu'à présent, peine à se développer au niveau professionnel. Faute de structures pérennes, les échanges se concentrent sur les projets artistiques, à défaut de se déployer sur les compétences organisationnelles, financières ou légales. C'est à partir de ce constat que Geoliane Arab a organisé une table-ronde réservée aux professionnels du secteur des arts du spectacle lors de l'édition 2015 du festival Nehna wel Amar

wel Jiran, avec pour objectif de débattre des questions de production, de management culturel, de diffusion des travaux, de contrats et de salaires.

2.7. Nouveaux espaces, nouvelles entités

L'agrégation d'initiatives individuelles ne suffit pas au développement de la scène artistique sur le long terme. Pour la structurer dans la durée, de plus en plus de structures artistiques indépendantes voient le jour. Après avoir célébré ses dix ans d'existence lors du festival Sidewalks 2016, une décennie au cours de laquelle ils ont dû louer un appartement pour répéter et jouer leurs pièces, la compagnie de théâtre Zoukak va ouvrir un nouvel espace, Zoukak Studio, fin 2017. Financé par la fondation suisse Drosos et situé dans le quartier beyrouthin de la Quarantaine, le lieu accueille les ateliers de dramathérapie que Zoukak réalise auprès des jeunes issus de groupes marginalisés, qu'ils soient Libanais, Palestiniens ou Syriens. Il sert aussi d'espace d'accueil pour les jeunes artistes de tous horizons pour y recevoir des formations et pour produire et représenter leurs créations artistiques. Ainsi, Zoukak Studio propose une alternative aux jeunes talents qui n'ont pas les moyens de louer l'une des rares salles privées de Beyrouth pour produire leur travail.

Ouvert en 2012, Mansion loue des studios de travail pour les artistes au cœur de Beyrouth, dans le quartier de Zouqaq el-Blatt. Architecte et activiste, Ghassan Maasri a obtenu l'accord du propriétaire de cette villa de 800 m², inhabitée depuis 1980 et datant de l'époque ottomane, pour en faire un espace dédié à la création artistique multidisciplinaire. L'espace accueille fréquemment des performances théâtrales gratuites, ou à des tarifs accessibles. En octobre 2016, « Terrestrial Journeys », pièce mise en scène par l'actrice anglo-iraquienne Dina Mousawi sur et avec des femmes syriennes réfugiées dans le camp de Chatila, a été représenté dans le vaste salon à l'espace modulable. En novembre,

plusieurs représentations du festival Sidewalks ont eu lieu à Mansion. L'espace sert aussi de lieu de réunion pour des ateliers artistiques et activistes, à l'instar de la mobilisation qui a eu lieu pour sauver le littoral de Dalieh.

De nouveaux espaces dédiés à l'art contemporain émergent à Beyrouth et produisent des performances de danse et de théâtre. Dar el-Nimer, espace dédié à l'art et la culture palestinienne et internationale, ouvert par le banquier philanthrope et collectionneur d'art Rami el-Nimer, accueille des performances lors de ses cycles d'exposition. En octobre 2016, le cycle « Sea of Stories » a présenté la dernière création de la compagnie de marionnettes Arab Puppet Theatre Foundation : « A Performance Desperately in Need of an Audience », qui aborde la question de la migration. « Steps, Rhythms and a Camp », performance créée par les membres de l'association Agjal du camp de Ain el-Heloué, a évoqué l'expérience des Palestiniens au Liban. « This Sea Is Mine », performance mobile réalisée par le Dictaphone group, a emmené l'audience de Dar el-Nimer dans une barque de pêcheur pour un tour audio sur le littoral privatisé de Beyrouth. En octobre 2017, la directrice de théâtre libanaise Aliya Khalidy y présentera sa dernière création. L'artiste palestinienne Raeda Taha doit aussi jouer sa nouvelle pièce, co-produite avec Junaid Sarieedine, membre de Zoukak.

Ouvert en 2009 par Sandra Dagher et Lamia Joreige, le Beirut Art Center (BAC) est un espace de production et de recherche sur l'art contemporain local et international. En parallèle ou au sein des expositions, l'espace accueille des performances. Lors de l'exposition « Rétrospective » du danseur et chorégraphe français Xavier le Roy en septembre 2015, le travail de neuf danseurs de la scène locale a été placé au centre de l'exposition. Le centre culturel organise aussi fréquemment des tables-rondes de réflexion et d'échange sur la production artistique contemporaine. En avril 2017, le BAC a accueilli « Meeting Points », rencontre multidisciplinaire en quête de

nouveaux modèles de production et de présentation artistique, organisée tous les deux ans par Mophradat.

L'association libanaise des arts plastiques, Ashkal Alwan, a ouvert Home Workspace en 2011, un espace de 2000 m² dédié à l'éducation et la production artistique. Des performances ont régulièrement lieu dans et hors de ses murs, en particulier lors du cycle biennuel Home Works. Cette plateforme de l'art contemporain accueille des artistes locaux, régionaux et internationaux qui, pendant dix jours, partagent leurs travaux sous la forme de performances, de tables-rondes, d'ateliers et d'expositions, tous produits par Ashkal Alwan. Entre autres performances présentées lors de la dernière édition en novembre 2015, l'artiste Marwa Arsanios a présenté sa première performance « Learning to Dance », réalisée en collaboration avec les danseurs libanais Danya Hammoud, Pierre Geagea et Ghida Hachicho. « Corbeaux », performance créée par la compagnie O fondée par la danseuse marocaine Bouchra Ouizguen, a été représentée sur la Corniche de Beyrouth ainsi que sur le parvis du musée Sursock.

Lancé en septembre 2013, le centre culturel Station propose une programmation interdisciplinaire entre la performance, les arts numériques et visuels, ainsi que des ateliers, des tables-rondes, des résidences et des expositions d'art contemporain osé novateur. En 2016, Station a notamment accueilli la performance « Gardens Speak » de Tania el-Khoury, dans le cadre du Spring festival, la performance de hip-hop « Turn off the Light », la pièce « Dushka » d'Omar el-Jbaili, inspirée de l'œuvre poétique d'Amal Dunqul, les rencontres professionnelles « Regards croisés sur la collaboration » organisées dans le cadre du festival Beirut & Beyond, ainsi que « Jogging », de Hanane Hajj Ali, dans le cadre du cycle « Yalla Dada ».

Ouvert en octobre 2015, le musée d'art contemporain Sursock fait une place à la performance dans sa programmation, afin de dépasser l'expérience traditionnelle de visionnage des œuvres exposées.

La danseuse Petra Serhal, membre du Dictaphone Group, y propose des visites sensorielles en ayant recours à des techniques issues du théâtre et de la danse. Le musée accueille des performances dans le cadre de festivals. Dans le cadre du festival Bipod en avril 2017, le musée a hébergé la performance « Durational Rope » du duo de danseurs Quarto basés en Suède, ainsi que le séminaire « Innovating in Cooperation », organisé par Relais Culture Europe pour développer de nouvelles méthodes de coopération artistiques entre les deux rives de la Méditerranée.

Depuis 2004, la compagnie de danse Maqamat Dance Theatre organise la Beirut International Platform of Dance (Bipod). Fondée en 2002 par Omar Rajeh aux côtés de Khouloud Yassine, Hicham Jaber et d'autres danseurs libanais, la compagnie de danse a produit une longue série de performances saluées par la

critique, de « Beyrouth Jaune » en 2002 jusqu'à « Beytna » en 2017, une rencontre entre quatre musiciens et quatre chorégraphes autour de la cuisine. En parallèle, Maqamat a mis en place plusieurs structures afin de développer la danse contemporaine au Liban et dans la région arabe. Taqween, école de danse contemporaine de Beyrouth, est une formation intensive de danse organisée depuis 2012 pour les jeunes danseurs de la région du Levant, sous la direction de chorégraphes locaux et internationaux. La compagnie a ouvert deux studios de danse, Beit el-Raqs, situés à Baakline et Deir el Qamar, dans la région montagneuse du Chouf, qui proposent des résidences pour artistes ainsi que des cours de danse contemporaine, de hip-hop, de ballet et de *dabke*. Beit el-Raqs accueille également chaque année le programme Moultaqa Leymoun, qui vise à faire connaître les jeunes artistes de danse du Liban et du monde arabe à un public local



Tania el-Khoury, « Gardens Speak » (avec l'aimable autorisation de l'artiste)

et international, à travers une série de performances, de tables-rondes et d'ateliers, qui se déroulent en marge de Bipod. Lors de la 6ème édition qui s'est déroulée en avril 2017, les danseurs libanais Bassam Abou Diab, Ghida Hachicho et Charlie Prince ont participé, parmi 20 artistes de la région tels que la danseuse algérienne Nacera Belaza, la Syrienne Hoor Malas et la Palestinienne Leila Awadallah¹². Pour l'édition 2017 de Bipod, la Citerne, un nouvel espace mobile de 1000 m², a été créé à Beyrouth pour accueillir les performances. 22 performances de danse ont été présentées au public libanais dans la Citerne, sept ateliers et deux expositions ont eu lieu en parallèle des représentations. Au milieu des performances de danseurs internationaux de renom, Bassam Abou Diab, en association avec Maqamat Dance Theatre, a présenté sa performance « Under the Flesh ».

Ex-membre de Maqamat Dance Theatre, Hisham Jaber a fondé la salle de spectacle Metro al-Madina en 2012, avec pour projet d'être autonome financièrement grâce à la billetterie. Metro al-Madina est une salle de cabaret, à la frontière entre la salle de théâtre, la boîte de nuit et le bar, qui produit et co-produit des créations. Après avoir produit trois spectacles de cabaret, le spectacle « Hishik Bishik » a fidélisé un public, qui a par la suite renouvelé son intérêt pour le cabaret Bar Farouk ou la comédie théâtrale « Beirut... Tarik el Jdide » de Yehia Jaber. S'y produisent des artistes contemporains, souvent osés, à l'instar du danseur Alexandre Paulikevtich, qui y a présenté en avril 2015 « Baladi ya Wad », où l'artiste a déconstruit la danse *baladi* créée en Egypte pour en faire une pratique contemporaine chargée aussi bien d'émotions que de messages sur l'orientation sexuelle, la violence de genre et les tabous sociaux.

¹² La liste complète des participants : <https://www.maqamat.org/#/leymouns>

2.8. Sortir de Beyrouth

Alors que l'écrasante majorité des productions d'art du spectacle ont lieu à Beyrouth, où l'offre culturelle est aussi dynamique que le public avide de nouveauté, certains artistes décident de briser la loi du milieu pour faire émerger une scène artistique hors de la capitale. A Saïda, ville située à 40 km au Sud de Beyrouth, la compagnie de théâtre Minwal propose depuis 2012 des formations théâtrales sur six mois à des jeunes de la ville, avec pour objectif d'engendrer la création d'une troupe de théâtre locale. Leur programme de formation de la jeunesse, intitulé « Siba », a reçu une bourse de l'AFAC en 2016. Offrir un accès culturel détaché de toute affiliation politique, religieuse ou commerciale hors de Beyrouth pose de nombreux défis. Entre autres, celui de l'espace. Saïda ne compte que trois salles de théâtre, parmi lesquelles deux sont financées par des hommes politiques dont elles portent le nom. Minwal se produit donc dans la troisième, située dans une université, afin de préserver son indépendance.

Le collectif Kahraba a une longue tradition de sortir de Beyrouth pour se présenter dans les camps de réfugiés palestiniens, les prisons, les écoles et les espaces publics libanais. A l'été 2017, la compagnie de théâtre et de marionnettes a ouvert un nouvel espace de résidence et de création dans le village de Hammana, situé au carrefour entre Beyrouth, la vallée de la Bekaa et la montagne du Chouf. En plus d'accueillir le collectif Kahraba, qui y vit désormais, Hammana Artist House (HAH) se veut un espace de travail pour les compagnies locales autant que pour les artistes étrangers de passage au Liban, avec l'objectif de créer des passerelles et des collaborations. Financé par un mécène originaire du village, le lieu a accueilli en septembre 2017 le festival Nehna wel Amar wel Jiran, afin de faire sortir le public beyrouthin de la capitale. Un théâtre de plus de 200 places est prévu d'ouvrir à proximité de la HAH.

Kahraba et Minwal ont reçu le soutien du programme Abbara, délivré par Ressource Culturelle, dans leur démarche d'institutionnalisation. Depuis la vague du printemps arabe de 2011, ce programme délivre une bourse pour soutenir la création d'organisations culturelles indépendantes et le développement de leurs infrastructures dans le monde arabe. Etalé sur deux ans, il propose aussi un ensemble d'ateliers formant au management culturel, au soutien légal, à la levée de fond, au support technique, au marketing, à la création de site internet.

Accueillir des artistes libanais et étrangers en résidence hors de Beyrouth est l'un des chevaux de bataille de la Temporary Art Platform (TAP), créée et dirigé par la curatrice Amanda Abi Khalil. En 2014, la première résidence du genre au Liban a eu lieu dans le village montagneux de Meziara, au nord du pays, réunissant six artistes en provenance d'Inde, d'Angleterre, d'Espagne, du Mexique, de France et du Liban. Les artistes ont produit des créations propres au site (« site-specific »), en l'occurrence un complexe industriel situé au cœur d'une forêt. En 2016, la résidence temporaire a eu lieu dans le village de Ras Masqa. Organisé en partenariat avec l'Association pour la Promotion et l'Exposition des arts au Liban (APEAL), la résidence d'un mois a réuni six artistes autour du thème de l'éducation artistique. En 2017, la résidence temporaire a eu lieu dans la ville de Jezzine, située au Sud du Liban, autour du thème de l'eau.

Dans le Sud du Liban, Kassem Istanbuli et la compagnie de théâtre qui porte son nom s'attèlent depuis 2008 à créer un mouvement théâtral local. Dans les villes de Tyr et Nabatieh, ils réalisent des formations théâtrales dans les écoles et ouvrent d'anciens cinémas abandonnés afin d'accueillir des pièces de théâtre. Après avoir ouvert le Star Cinéma à Nabatieh et le cinéma Hamra à Tyr, ils y ont rénové à l'été 2017 le cinéma Rivoli, fermé depuis 29 ans. La compagnie Istanbuli se produit dans l'espace public et fédère un réseau de bénévoles libanais, syriens et palestiniens dans le Sud. Depuis

2014, elle organise le festival international du théâtre de Tyr et le festival international du théâtre du Liban entre Tyr, Tripoli et Nabatieh, avec pour objectif de décentraliser la production théâtrale au Liban et de créer une plateforme d'artistes émergents dans les régions libanaises.

2.9. Art du spectacle et espace public

L'espace public au Liban est un espace conflictuel, en perpétuel menace d'extinction sous une forêt de béton. Ces dernières années, les enjeux du droit à la ville, du droit à l'environnement et du droit à la mer ont donné lieu à des créations multidisciplinaires, à l'intersection entre la performance artistique, la recherche académique et l'activisme citoyen. *The Dictaphone Group*, collectif composé des artistes Tania al-Khoury et Petra Serhal ainsi que de l'urbaniste Abir Saksouk, a participé à la campagne civile pour la protection de Dalieh, dernier espace public du littoral de Beyrouth avec la plage de Ramlet el-Baida. Le collectif a aussi créé la performance « Bus Cemetery » sur la question des transports publics abandonnés du Liban, « Camp Pause » sur l'histoire du camp palestinien de Rashidieh, situé en marge de Tyr, et le quotidien de ses habitants, ou encore « Nothing to Declare », sur la question des frontières au Liban et dans la région. A travers ces performances, l'espace public devient un membre à part entière de la création, laquelle vise à créer une audience accidentelle et à faire corps avec le tissu urbain.

La ville de Beyrouth est aussi la matière de performances déambulatoires. Le musée Sursock a commissionné plusieurs marches-performances depuis son ouverture, invitant des artistes à proposer une expérience alternative de la ville de Beyrouth. Rani al Rajji, architecte et conteur urbain, a embarqué le public jusqu'à la place des Martyrs, tandis que le Dictaphone Group les a fait marcher sur les pas d'une travailleuse domestique étrangère, du musée Sursock jusqu'au quartier de la Quarantaine. En juillet 2016, un « Toxic Tour » organisé par la Société des



Tania el-Khoury, « As Far As My Fingertips Take Me » (avec l'aimable autorisation de l'artiste)

Faux Témoins de l'artiste Jessika Khazrik a replongé le public à l'heure de la guerre civile, où l'actuel front de mer de Beyrouth était une décharge géante. Sahar Assaf questionne aussi le passé violent de Beyrouth dans la marche performance « Watch Your Step : Beirut Heritage Walking Tour », organisée dans le quartier de Khandaq Al Ghamiq à l'occasion des 39 ans du début de la guerre civile.

Le rendez-vous beyrouthin des arts du spectacle dans l'espace public se déroule dans les escaliers Vendôme, qui coiffent le quartier de Mar Mikhaël. De l'envie de jouer pour leurs voisins et ami en 2010, le duo du collectif Kahraba Aurélien Zouki et Eric Deniaud a abouti à la création du festival Nehna wel Amar wel Jiran, qui mélange une audience d'habituels avec un public populaire et néophyte. L'édition 2017 du festival a marqué les dix ans du collectif et leur déménagement à Hammana, où une partie des performances a eu lieu.

La Temporary Art Platform a réalisé un travail de recherche sur la relation entre l'art et l'espace public au Liban, intitulé « Art in public space in Lebanon : A research project and tool guide on the legal and administrative challenges and opportunities ». Véritable guide légal et pratique à destination des artistes souhaitant inscrire leur travail dans l'espace public, ce travail de recherche est disponible en ligne¹³. Après avoir rappelé que la liberté d'expression et l'accès à l'espace public sont garantis par la loi fondamentale libanaise, le rapport précise les règles à respecter pour l'octroi d'un permis permettant la réalisation d'un travail créatif

13 La publication a donné lieu à une table-ronde à Ashkal Alwan en novembre 2015, réunissant l'artiste et critique d'art Roy Dib, la manager culturelle Geoliane Arab, Mustapha Yammout, fondateur de Zico House et Nasri Brax, avocat et conseiller de l'ex-ministre de la Culture, modérés par Amanda Abi Khalil, fondatrice de la TAP et Nayla Geagea, avocat spécialiste de la politique culturelle au Liban.

dans l'espace public. Tout d'abord, il faut se plier au décret de 1974 relatif au maintien de la propreté dans les lieux publics. Ensuite, respecter l'article 209 du Code Pénal sur les moyens de diffusion dans l'espace public, en évitant la diffamation, la vitupération et l'avilissement, condamnables selon le Code Pénal.

Pour réaliser une œuvre artistique temporaire dans un lieu public, il faut se rendre à la municipalité et remplir une demande officielle en langue arabe comprenant la date, le lieu, la durée, l'audience prévue et la nature du soutien demandé à la municipalité pour la réalisation de la performance. Certains artistes préfèrent se passer d'autorisation et réaliser des performances spontanées, à l'instar de Dictaphone Group. Cette démarche n'est pas sans comporter de risques : à plusieurs reprises, les artistes du collectif se sont vu interdire l'accès à un espace public par les forces de l'ordre.

2.10. Education et critique : un chantier en construction

Au sein de l'Université Libanaise publique, l'Institut des Beaux-Arts propose une formation en théâtre, ainsi qu'une formation spécialisée en scénographie. La plupart des artistes libanais sont passés par l'Institut des Beaux-Arts, mais beaucoup poursuivent ensuite leurs études en Europe ou aux Etats-Unis, faute de formations spécialisées sur les pratiques contemporaines de la danse et du théâtre.

Dans les universités privées, le théâtre et la danse sont enseignés en tant que matières facultatives et sont généralement peu suivies par les étudiants, par manque de débouchés professionnels dans les arts du spectacle au Liban. Au sein du corps enseignant, certains artistes privilégient une pédagogie créative, tournée vers la pratique. A l'université libano-américaine (LAU), les directrices de théâtre Lina Abyad, Lina Khoury et Aliya Khalidi plongent leurs étudiants dans l'histoire du théâtre libanais, arabe et international. Chaque année, Lina Khoury dirige une pièce jouée par

ses étudiants, en collaboration avec des acteurs professionnels.

A l'Université Américaine de Beyrouth (AUB), la rencontre entre amateurs et professionnels a été institutionnalisée par la directrice de théâtre Sahar Assaf, avec la création de « L'Initiative théâtrale ». En collaboration avec le professeur de littérature anglaise et d'écriture créative Robert Myers, elle a créé cet atelier de production théâtrale pour permettre aux étudiants de théâtre de monter et de jouer des pièces de théâtre en conditions réelles, entourés d'acteurs et de techniciens professionnels. En 2013, les élèves du laboratoire de théâtre ont monté la pièce « Rituals of Signs and Transformations » du dramaturge syrien Saadallah Wannous, jouée au théâtre Babel. En 2015, ils ont joué « Le dictateur » du dramaturge Issam Mahfouz dans le même théâtre. En décembre 2016, ils ont produit « Le Roi Lear » de William Shakespeare aux côtés de l'acteur libanais historique Roger Assaf et de la troupe londonienne Faction Ensemble au théâtre Al-Madina.

La critique des arts du spectacle tient une place timide, pour ne pas dire timorée dans les médias libanais. Pire, cette place tend à se résorber, à mesure que les médias traditionnels s'enfoncent dans la crise de leur modèle économique, qui a récemment provoqué la fermeture du quotidien As Safir. La critique est pourtant, parmi d'autres secteurs clés comme la programmation et la distribution des créations artistiques, l'un des grands enjeux de la construction d'une scène culturelle libanaise en devenir. Elle pêche d'abord par manque de formation, mais aussi du fait de son sous-financement, les journaux libanais offrant un salaire modique et une place limitée à leurs collaborateurs culturels. Enfin, sur le fond, le travers du journalisme culturel libanais est sa tendance à encourager une scène précaire et émergente, plutôt qu'à en critiquer la production.

Face à l'absence de critique culturelle rigoureuse, certains artistes ont décidé de

s'y dédier personnellement, à côté de leur activité créatrice. Co-fondateur de Zoukak devenu directeur de théâtre et de cinéma, Roy Dieb a occupé les pages culturelles du quotidien Al Akhbar pendant trois ans, sous la direction de Pierre Abi Saab. Al Akhbar a longtemps dédié quatre pages quotidiennes sur la culture, ce qui lui a permis d'engager un dialogue avec les artistes à travers ses articles, ainsi qu'un suivi spécialisé auprès de ses lecteurs. Dû aux difficultés financières actuelles, Al Akhbar a récemment réduit de moitié ses pages culturelles, désormais plutôt centrées sur l'actualité des médias.

Pour pallier ce relatif désintérêt, de nouveaux médias ont récemment été créés. Le nouveau site internet d'information Al Modon accueille les critiques théâtrales acerbes et érudites du critique Roger Outa. Le nouveau magazine en ligne Raseef 22 est dédié aux questions culturelles et urbaines. La nouvelle revue trimestrielle Bidayat, créée par l'historien libanais Fawaz Traboulsi et distribuée dans huit pays du monde arabe, laisse une place majeure aux articles au long cours sur les questions artistiques et culturelles.

2.11. Liban, pays message

En définitive, au regard du manque de moyens publics dédiés aux arts du spectacle, les artistes au Liban sont condamnés à la créativité. Face à la rareté des fonds publics, ils doivent se tourner vers les bourses délivrées par les institutions privées, impliquant l'acquisition de compétences organisationnelles et managériales en amont de leur travail de création. Les contraintes induites par ce modèle économique basé sur la rareté et la mise en concurrence limitent la liberté créative des artistes indépendants, lesquels doivent souvent avoir un métier rémunérateur pour soutenir leur travail artistique.

Forts de ce constat, les collectifs Zoukak et Kahraba ont su, au fil de leur décennie d'existence, se constituer en des entités culturelles à l'identité singulière, capables

d'attirer des fonds sur le long terme et de dépasser la création par projet. En 2017, avec l'ouverture de Zoukak Studio et de Hammana Artist House, ces deux compagnies de théâtre donnent une nouvelle dynamique à la scène indépendante des arts du spectacle au Liban. En créant un espace de répétition, de représentation et de résidence accessible et gratuit à la disposition des artistes amateurs et professionnels, les deux collectifs accompagnent l'évolution de la scène libanaise vers une plus grande autonomie créative. Déjà, les troupes de théâtre Koon et Minwal marchent sur leurs pas, en se lançant à leur tour dans la fondation d'espaces mêlant la création artistique, la formation et la rencontre entre artistes.

En parallèle, les rencontres professionnelles organisées en marge d'événements artistiques se multiplient, afin de donner aux artistes les outils nécessaires à la défense de leurs droits, à la recherche de fonds et, in fine, à la constitution d'une communauté artistique capable de parler d'une seule voix.

Morcelée et précaire, la communauté artistique n'en est pas moins solidaire et collaborative. Les allers et retours permanents entre artistes sur leurs productions réciproques, le partage du réseau, les collaborations fréquentes permettent aux artistes et collectifs de tenir sur la durée, en dépit des lacunes structurelles de la scène artistique libanaise. La communauté artistique libanaise est aussi protéiforme et évolutive que l'est la situation géopolitique régionale. Dans un pays où un quart de la population est réfugiée, les acteurs de la communauté artistique sont Libanais, Syriens, Palestiniens, voire au-delà. Les artistes font le choix de l'ouverture, en multipliant les formations de qualité à destination des réfugiés, en intégrant les enjeux contemporains liés aux conflits régionaux dans leur travail créatif et en collaborant avec les artistes de tous horizons. Les nombreuses productions artistiques organisées dans les camps palestiniens et syriens, en collaboration

avec les artistes amateurs et professionnels issus des camps, ont consacré la nature publique de ces lieux, souvent marginalisés politiquement et économiquement. L'effervescence et la qualité des projets artistiques né de ces collaborations répondent aux frontières imposées par le système politique confessionnel libanais, qui continue de diviser ses habitants selon leurs confessions religieuses, leurs identités ethniques et nationales. Relativement épargné par le chaos d'une région détruite par des conflits qui semblent sans issue, le Liban a l'opportunité historique d'établir les bases durables d'une société de coexistence pacifique entre ses composantes multiples. Les artistes sont à l'avant-garde de cette exigeante entreprise, afin de faire du projet de Liban, pays message de pluralisme pour le monde, plus qu'une formule gratuite¹⁴.

¹⁴ *L'idée de Liban, pays message, a été entérinée par le pape Jean-Paul II en octobre 1989, lorsqu'il écrivit dans une lettre aux Evêques du monde entier : « L'Eglise désire manifester au monde que le Liban est plus qu'un pays, c'est un message de liberté et un exemple de pluralisme pour l'Orient comme pour l'Occident ». Depuis, le Liban-message est une image régulièrement employée par les politiques libanais de tous bords, au gré des événements auquel le pays est confronté.*

03.

RESSOURCES

3.1. Ressources en ligne

L'Agenda Culturel - <http://www.agenda-culturel.com/fr-Accueil>

L'Agenda Culturel est, depuis son lancement en 1994, la seule publication spécialisée dans la promotion des activités culturelles au Liban et la première en son genre dans le monde arabe. Média de référence, l'Agenda Culturel est un acteur majeur du développement de la vie culturelle et communique l'image d'une société en évolution en répertoriant les activités qui animent la vie culturelle du pays.

MedCulture - <http://www.medculture.eu/fr>

Med Culture est un programme régional de 4 ans (2014-2018) financé par l'Union européenne pour accompagner les pays partenaires du sud de la Méditerranée dans le développement et l'amélioration des politiques et des pratiques liées au secteur culturel. L'approche, consultative et participative, est menée en partenariat avec les acteurs de la société civile, les ministères, les institutions publiques et privées œuvrant dans le domaine de la culture ainsi que d'autres secteurs connexes.

Al Mawred Al Thaqafi - <http://mawred.org/>

Ressource Culturelle (Al Mawred Al Thaqafi) est une organisation régionale sans but lucratif qui vise à soutenir la création artistique dans le Monde Arabe et à encourager la coopération et l'échange culturel entre les intellectuels et les artistes dans le Monde Arabe et à l'étranger.

Arab Fund for Arts and Culture (AFAC) - <http://www.arabculturefund.org/>

Créé en 2007 par des militants de la scène culturelle locale, l'AFAC est une initiative indépendante qui finance les individus et les organisations dans les domaines du cinéma, des arts du spectacle, de la littérature, de la musique et des arts visuels, tout en facilitant les échanges culturels, la recherche et la coopération dans le monde arabe et au-delà.

On the Move - <http://on-the-move.org>

Réseau international d'information pour la mobilité des artistes et opérateurs culturels, On the Move diffuse gratuitement des informations sur les opportunités de mobilité et publie des guides sur les opportunités de financement de/vers plusieurs pays, y compris dans le monde arabe.

3.2. Publications récentes d'intérêt

« Cultural Policies in Algeria, Egypt, Jordan, Lebanon, Morocco, Palestine, Syria and Tunisia, An Introduction », Ressource Culturelle (Al Mawred Al Thaqafy), European Cultural Foundation, Boekmanstudies, Amsterdam, 2010.

Stephen Hill (2008), « Creative Lebanon: Framework for Future Prosperity », British Council, London. creativeconomy.britishcouncil.org/media/uploads/files/lebanon-creative-lebanon-full-report.pdf

Nadia von Maltzahn, « What Cultural Policies? Explicit and Implicit Cultural Policies in Lebanon », META Journal, 2017. <http://meta-journal.net/index>

3.3. Les principaux fonds et organisations de soutien

- Liban mécénat, l'Association libanaise pour le développement des fonds privés pour la Culture, créée par Ghassan Tuéni en 1998.
- [L'association pour la promotion et l'exposition de l'art au Liban \(APEAL\)](#)